

RECENSION CRITIQUE

Davies, William. 2015. *The Happiness Industry : How the Government and Big Business Sold Us Well-Being*, Londres : Verso.

Le bonheur apparaît comme l'enjeu du XXI^e siècle pour les dirigeants politiques et économiques, mais peu de questions sont posées sur ses finalités. Est-il possible de critiquer le bonheur? William Davies, sociologue et économiste politique britannique qui enseigne à Goldsmiths College (Université de Londres) le fait dans son œuvre *The Happiness Industry* (2015). Davies retrace l'histoire des mesures et de la science du bonheur. Je présenterai ici les éléments clés de son raisonnement et poursuivrai ensuite avec une critique sur son œuvre.

Selon Davies, la science du bonheur se fonde sur le postulat du monisme, lequel dissout la dualité sujet/objet et réduit le psychique au corporel. Au XVIII^e siècle, Bentham, méfiant envers les concepts abstraits comme celui des droits de la personne, se tourne vers le bonheur, qui serait le fruit d'une sommation des plaisirs sensibles dans le corps humain. Ne variant plus alors qu'en quantité, les indices observables du bonheur seraient la pulsation cardiaque et l'argent. Cette philosophie utilitariste rend possibles les instruments de mesure du bonheur imaginés, conçus et utilisés depuis le XIX^e siècle. Les chercheurs s'inspirent des sciences de la nature comme si l'humain était régi par les mêmes lois. Leurs théories sont peu fondées empiriquement. Les critères de mesure (argent, pouls, sérotonine) englobent des sentiments différents et contradictoires. Sous l'égide interdisciplinaire, les résultats des études sur les émotions, les neurones et les comportements économiques s'agencent comme s'ils rendaient compte de la même chose. Malgré ces biais, la science du bonheur apparaît à l'horizon comme index unique et moyen ultime de l'optimisation humaine.

Les capitalistes s'intéressent aux sentiments subjectifs lorsque la fatigue industrielle et la douleur graduelle des ouvriers baissent la production. La valeur se refond alors sur la consommation et l'utilité maximale, faisant du travail un mal servant à obtenir du bonheur. Les prix sont traduits en termes de balance entre les plaisirs et les peines. Le calcul hédonique révélerait les préférences de l'acheteur et fonde parfois même le jugement moral. Plusieurs économistes croient qu'acheter rend heureux. Des neurologues tentent vainement de localiser le « buy button » dans le cerveau. Les psychologues, qui savent obtenir l'attention d'un individu et manipuler ses comportements, fournissent aux capitalistes financeurs de leurs études des moyens d'amener le client à consommer. Quant au travailleur, il s'engage dans l'entreprise si elle semble s'en soucier. Modérer l'activité améliore la santé et représente aussi un investissement, car passer cinq minutes à l'extérieur augmente ensuite la productivité de l'employé. Des gestionnaires fournissent des techniques de relaxation pour diminuer le stress. Le succès du capitalisme dépend ainsi de la capacité des individus à remplacer la souffrance et la dépression, causées par son propre système, par le bonheur et la santé.

Le déficit philosophique de la science du bonheur nécessite le recours à la méditation bouddhiste, aux religions « New Age » et au « mindfulness ». La psychologie positive procure un langage accessible pour cultiver quotidiennement des slogans positifs autopersuasifs. En les valorisant, elle limite les forces individuelles. Les contextes seraient inaltérables, mais l'individu seul choisirait ses réactions. Face à une épreuve, il devrait voir le verre à moitié plein. Modifier l'expérience subjective divertit simplement l'attention des causes de la douleur. Le sentiment d'impuissance s'expliquerait uniquement socialement. Des gourous du « selfhelp » tentent de développer l'empowerment et la résilience de l'individu dans son intimité. Le malheureux semble coupable si le bonheur relève du choix. Plusieurs veulent fuir la responsabilisation et la réflexion solitaires. L'égoïsme et le matérialisme ont été remplacés par des valeurs dites altruistes, réinventant ainsi l'utilitarisme. Des entreprises appellent à la générosité et au sentiment d'obligation morale des clients, car l'individu est heureux et ne compte pas quand il paie pour autrui. La société serait un moyen de s'accomplir, l'isolé étant malheureux et vulnérable aux maladies. Les émotions négatives

seraient contagieuses dans les réseaux sociaux et l'individu est enjoint à reconstruire son cercle d'amis afin de se protéger de tels risques.

Les technologies contemporaines, anonymes et ubiquitaires, ont remplacé les institutions traditionnelles dans la surveillance des individus. Les chercheurs peuvent alors analyser des banques de mégadonnées statistiques calculées par des algorithmes. Dans ce laboratoire, les individus agissent et vivent les émotions; les chercheurs les observent, les cartographient, les anticipent et tentent de les manipuler. Les questions du chercheur sont intrusives, mais Facebook favorise le dévoilement de soi en permettant de s'exprimer volontairement et en renforçant le culte narcissique. La quantification personnelle de tous les aspects quotidiens fait de l'auto-surveillance un divertissement générant des données pour les compagnies, qui font de la publicité personnalisée grâce aux rapports quotidiens d'auto-évaluation. Les programmes informatiques androïdes, capables de reconnaissance optique, faciale, vocale et digitale, sont conçus pour interagir avec l'humain. Une machine confirmerait le malheur de quelqu'un qui se dit pourtant heureux, ou l'inverse. La dépendance aux technologies serait un trouble mental. Pour les fuir, des médecins conseillent le retrait dans la nature, la zoothérapie ou le dialogue avec des plantes. Le marché ne peut capitaliser autant la subjectivité que les médias sionumériques et les applications des téléphones intelligents.

La crise de 2008 a sonné l'échec du néolibéralisme. La chute de l'autorité traditionnelle et l'absence de critère objectif ont instauré un relativisme auquel la quantification vise à répondre. Les chercheurs servent d'architectes et de techniciens à l'État dans ses décisions et politiques publiques. Les troubles associés à l'absence de bonheur alourdissent le fardeau budgétaire, mais le modèle un seul essai, une seule victoire résoudrait les maux des sociétés dépressives-compétitives. Alors, la diminution de la liberté de choix entre partenaires et échangeurs procurerait une plus grande utilité générale. Plus est préférable à moins, peu importe la qualité. Tout ce qui est possible est rapporté à une échelle de mesure. Les inégalités ne seraient pas injustes, mais le simple fruit des différences entre les désirs et les capacités. La croissance d'une entreprise n'est pas menaçante lorsque chacun peut devenir entrepreneur : il n'existerait aucun perdant, ni compagnie en faillite. Cette compétition par sélection devient le principe régulateur de la société, avec ou sans le marché. L'injonction au calcul hédonique a été privatisée et étendue aux institutions, aux pratiques et aux

émotions, pour rendre le « capital humain » familier et producteur de savoir. Tant que les intérêts économiques sont comblés, les relations sociales sont renégociables selon le maximum de bonheur qu’elles permettent d’obtenir. La place du bonheur au Forum de Davos en 2014 est le signe d’un post-néolibéralisme.

Quand l’heureux résiste aux maladies, les psychiatres croient le pessimiste atteint d’un trouble mental. Les chercheurs entendent se passer de justifications et éviter les jugements. Ceux qui produisent le fait du bonheur camouflent leur position d’influence et ne remettent en cause l’utilité de leur savoir. Leur philosophie ignorée postule que les seuls faits empiriques guident la production des connaissances, comme si la réalité parlait d’elle-même. Ils veulent saisir l’expérience du bonheur objectivement, donc sans l’avis de l’individu, car il peut dire faux. La subjectivité est évacuée lorsque le chercheur ne sait expliquer ce qu’il décrit et que la parole du participant est décrédibilisée. Les chercheurs attribuent une rationalité à des parties du corps (cerveau, visage, voix), lequel ne peut pas mentir. L’individu en devient méfiant envers son propre corps. Il n’est pas tenu pour un acteur responsable, car il ne peut assumer son bonheur. Le sens de ses mots, son histoire et ses raisons sont évacués du portrait. Cette « tyrannie du silence » menace l’expression des volontés, la délibération commune et la démocratie. Certains refusent les dons et l’usage des téléphones intelligents. Comment penser les résistances à la science du bonheur? Davies propose enfin d’utiliser le potentiel critique de la psychologie pour écouter les plaintes et mieux comprendre l’individu et la société.

Davies pose une première épistémologie de la science du bonheur. Sans la diaboliser, il montre qu’elle crée de nouveaux problèmes en prétendant tout régler. Il ne dévalorise pas le bonheur et ne juge pas ceux qui y aspirent. Il s’intéresse plutôt, avant d’essayer d’en saisir l’expérience, aux manières dont le bonheur a été constitué comme objet d’études. Elle peut paraître trop englobante, mais l’idée d’une science unique du bonheur lui permet en fait d’appuyer sa thèse sur l’ethos post-néolibéral et le partenariat entre les puissances scientifiques, politiques, économiques et technologiques. Le titre de son ouvrage, quoiqu’accrocheur, est donc trompeur, car il n’affirme pas l’existence d’une industrie du bonheur. Davies reste toutefois ancré dans une critique du capitalisme, ce qui empêche de penser l’autonomie de la politique. Son analyse sociologique permet néanmoins de comprendre l’activité économique par l’évolution des idées,

puis de mieux saisir les développements du néolibéralisme à l'époque contemporaine. Au contraire de plusieurs chercheurs, il ne critique pas l'injonction au bonheur et sa responsabilisation individuelle, mais montre plutôt que la science du bonheur, au contraire, empêche l'individu d'assumer son bonheur : elle n'existe pas pour lui. Finalement, Davies, en critiquant de la sorte la technoscience, mot qu'il n'utilise toutefois pas, ouvre la voie à des recherches désintéressées sur le bonheur et qui tiendraient davantage compte de la subjectivité des individus.

Jonathan Riendeau
Université Laval